
La première œuvre de Jean Genet

Etude littéraire de la «Lettre à Ibis»

Jacques Plainemaison



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2953>

DOI : [10.4000/studifrancesi.2953](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2953)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 335-346

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jacques Plainemaison, « La première œuvre de Jean Genet », *Studi Francesi* [En ligne], 170 (LVII | II) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2953> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2953>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La première œuvre de Jean Genet *Etude littéraire de la «Lettre à Ibis»*

Abstract

The author compares two versions of the work which Jean Genet himself entitled «Lettre à Ibis», the word «lettre» pointing to the literary genre through which he wished to express his admiration for Michel Vieuchange's achievement, *i.e.* his expedition to the ghost city of Smara. For Genet, Vieuchange is an «artist of genius» and entering Smara was for him the ultimate stage of an «idea» reduced to a pure, quintessential state. The quest for expressivity, the syntactic audacity, the fact that «Lettre à Ibis» begins in prose and ends as free verse are elements showing that, like Vieuchange, Genet was aiming at a form of accomplishment, the creation of a work of art. Given its date (may 1933), «Lettre à Ibis» is the first work that Genet intended for publication.

L'autore paragona due stati dell'opera che lo stesso Jean Genet ha intitolato «Lettre à Ibis», titolo in cui il vocabolo “lettera” designa il genere letterario con il quale desiderava esprimere la propria ammirazione nei confronti della prodezza compiuta da Michel Vieuchange nel riconoscere nel 1930 la città fantasma di Smara.

Da Genet, Vieuchange è elevato alla dignità di «artista di genio» per il quale l'entrata a Smara fu la conclusione di un' «idea» depurata, giunta alla quintessenza. La ricerca dell'espressività, le forme audaci della sintassi e il passare dalla prosa dell'inizio di «La lettre à Ibis» a una serie di versi liberi, dimostra che, come Vieuchange, Genet ricerca una conclusione, quella dell'opera d'arte. Considerata la data (maggio 1933), «Lettre à Ibis» ben si rivela essere la prima opera di Genet destinata alla pubblicazione.

Les *Lettres à Ibis*, de Jean Genet¹, sont un ensemble de documents – essentiellement des lettres – adressés ou remis à Andrée Praganè², surnommée Ibis, entre le 20 avril 1933 et 1953. Entre ces documents s'insèrent un fragment de journal intime, contemporain de la première lettre, et deux états d'une «Lettre à Ibis», œuvre de critique littéraire pour la présentation de laquelle Genet a délibérément fait choix du genre littéraire de la lettre. Cette «Lettre à Ibis», dont le premier état a été écrit au crayon, le second à l'encre, sur le même papier, ce qui fait irrésistiblement penser au brouillon et au prépre, manière de composer dont usent les écoliers, était destinée à l'hebdomadaire *Jeunes*, dont Ibis était l'un des deux directeurs et qui, ayant cessé de paraître, ne la publiera pas.

Le livre dont Jean Genet rend compte dans la «Lettre à Ibis» est un livre très récent: le copyright est de 1932, mais la mise en vente eut lieu seulement en 1933. Il est intitulé *Chez les dissidents du Sud marocain et du Rio de Oro. Smara. Carnets de route de Michel Vieuchange*. Ces *Carnets de route*, qui ont été publiés chez Plon, étaient précédés d'une préface de Paul Claudel et augmentés d'une introduction, d'une postface et d'appendices de Jean Vieuchange, le frère de Michel. La reconnaissance, ou «raid», que Michel Vieuchange effectua jusqu'à l'oasis de Smara se situe entre le 11

(1) Présentation et notes de Jacques Plainemaison. Paris, Gallimard, «L'Arbalète», 2010.

(2) De son vrai nom, Andrée Plainemaison.

septembre et le 16 novembre 1930. Elle se termina par la mort du jeune homme à Agadir, le 30 novembre 1930.

Nous montrerons que la «Lettre à Ibis» proprement dite, intitulée ainsi par Genet lui-même sur le manuscrit des deux états de cette pseudo-lettre, est une œuvre littéraire et, par conséquent, étant donné sa date (mai 1933), est la première œuvre littéraire de son auteur.

La «Lettre à Ibis» n'est pas une vraie lettre. La vraie lettre, c'est la lettre de mai 1933, dans laquelle Genet annonce à Ibis qu'il lui adresse rue Treillard, siège de la revue *Jeunes*, le journal de voyage de Michel Vieuchange ainsi que le «petit papier», le «machin» qu'il a écrit sur Vieuchange³. Son ambition littéraire est affirmée puisque, évoquant Valéry, qui est pour lui un modèle inaccessible, il assure avoir failli déchirer lui-même par «grand désespoir» son «machin sur Vieuchange»: «Écrire comme Valéry! Sentir comme. Je ne sais pas. J'ai les larmes aux yeux de n'être pas Valéry». S'il ne peut pas être Valéry, Genet sera Vieuchange dont, pour la circonstance, il va faire un artiste.

Si la «Lettre à Ibis» n'est pas une vraie lettre, c'est que le mot «lettre» y désigne un genre littéraire. Pourquoi avoir choisi ce genre littéraire? Échange de personne à personne, la lettre présente un double avantage: elle est censée être un témoignage personnel et spontané et vise à emporter l'adhésion du destinataire.

À la ligne 8, avec «m'avez-vous dit», s'ébauche un dialogue épistolaire, autorisé par le genre de la lettre. Non, le voyage, pour Vieuchange, n'a pas été une «fuite»: «Michel Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller». Autrement dit, son voyage n'a pas eu d'autre fin que le voyage lui-même, exactement comme l'œuvre d'art n'a pas d'autre fin qu'elle-même. «Considérons donc Vieuchange en tant qu'artiste et artiste de génie», comme Rimbaud, Raymond Radiguet et René Caillié.

Qu'y a-t-il de commun entre *Le Bateau ivre*, d'Arthur Rimbaud, *Le Bal du comte d'Orgel*, de Raymond Radiguet, la reconnaissance de Tombouctou par Caillié (Genet écrit Caillié), celle de Smara par Michel Vieuchange? *Le Bateau ivre* évoque un voyage métaphorique, dans lequel le «je» renvoie à la fois au poète et au bateau. Dans le *Bal*, on ne trouve pas de voyage, mais une analyse des sentiments: «Roman où c'est la psychologie qui est romanesque. Le seul effort d'imagination est appliqué là, non aux événements extérieurs, mais à l'analyse des sentiments. [...] Le décor ne compte pas»⁴. En ce qui concerne «le voyage à Tombouctou», c'est Caillié qui, en 1828, a reconnu la ville africaine de Tombouctou, située sur les bords du Niger. Ville mythique, interdite aux chrétiens. Caillié a effectué son exploration en se faisant passer pour un musulman. Comme Smara pour Vieuchange, Tombouctou se révéla une ville plutôt décevante pour Caillié, qui lui préféra Fès. L'exploration de Tombouctou, celle de Smara sont donc, à un siècle de distance, comparables: même rêve fou réalisé au prix de difficultés inouïes, même déception après coup devant ce qui fut l'objet du désir. Mais ces similitudes ne veulent pas dire que l'ambition des deux héros fut la même: ouvrir des débouchés au commerce colonial pour Caillié, «s'accomplir» pour Vieuchange. Finalement, même si l'existence d'une structure narrative dans *Le Bateau ivre* fait que ce poème de 1871 n'est pas tout à fait étranger à un récit de voyage, rien dans le *Bal* ne justifie en apparence le rapprochement opéré par Genet, si bien qu'on peut s'interroger sur sa pertinence.

(3) Genet adresse-t-il alors à Ibis le premier état, le brouillon, ou le deuxième état, le propre, mais si c'est le propre qu'il lui adresse, pourquoi lui aurait-il adressé ou remis le brouillon par la suite? Non, il lui adresse alors le brouillon, pour avis («Si vous

trouvez mon machin sur Vieuchange idiot, déchirez-le»), ou à la fois le brouillon et le propre.

(4) Fiche de l'auteur transcrite par Cocteau dans la préface qu'il écrivit pour ce roman (Paris, «Le Livre de poche», 1960, n° 435, p. 10).

Le point commun entre ces quatre textes ne serait-il pas la jeunesse de leurs auteurs? Rimbaud avait 17 ans quand il composa *Le Bateau ivre*. *Le Bal* était achevé à la mort de Radiguet, en 1923. Radiguet était né en 1903. *Le Journal d'un voyage à Tombouctou* fut publié en 1830⁵, mais c'est en 1828 que Caillié avait réalisé l'exploit d'atteindre Tombouctou. Il était né en 1899. Quant à Michel Vieuchange, il mourra en 1930, des suites d'une dysenterie contractée sur le chemin du retour. Il avait 26 ans. Ce palmarès de la jeunesse se trouve justifié par ce qu'écrivait Radiguet en septembre 1920 à propos de Rimbaud: «Tous les grands poètes ont écrit à dix-sept ans. Les plus grands sont ceux qui parviennent à le faire oublier»⁶. À côté de cette première série, il en est une autre: c'est celle de l'âge qu'avaient ces «jeunes hommes» au moment de leur mort. Caillié, le plus âgé, n'avait pas 39 ans quand il mourut. D'où le paragraphe de la «Lettre à Ibis»: «Quand des jeunes hommes créent de telles œuvres, ils en meurent, exténués, épuisés. La quantité d'émotions et sensations, il semble est dépensée qu'il ne reste rien. On meurt d'un Bateau ivre, d'un Bal du comte d'Orgel, d'un voyage à Tombouctou, d'un voyage à Smara!».

Ainsi Genet a-t-il l'esprit occupé par la jeunesse, par la jeunesse et la mort. Mais, plus encore, par l'œuvre, quelle qu'elle soit: œuvre littéraire, exploration..., longuement méditée avant d'être accomplie. Radiguet se documentait depuis 1921 pour le *Bal*. Caillié, en rejoignant Tombouctou, réalise un rêve de jeunesse. Vieuchange a «mûri» pendant un an⁷ le raid qu'il réalisera en 1930. Seul, Rimbaud, le plus génial, a écrit son poème d'adieu au vieux monde, célébrant l'abandon des entraves et des conventions de toute sorte, sans autre préparation que ses poésies déjà écrites dès l'âge de 16 ans. Cette admiration sans limite du jeune Genet pour l'œuvre d'art qui, dans sa spécificité et son originalité, est inégalable et qui est le fruit d'une concentration et d'une volonté exclusives de toute autre préoccupation, montre à quel point il poursuit déjà dans les *Lettres à Ibis* un objectif jamais abandonné: cultiver sa sensibilité poétique, se forger un style, devenir un écrivain...

Vieuchange n'a pas été seulement un «héros», mais un «amant»⁸: «Caressa-t-il pas son œuvre avant de la réaliser, un an?». L'entrée dans Smara, pour lui, fut l'aboutissement d'une «idée» épurée, arrivée à sa quintessence: c'est en cela que son voyage se confond avec une œuvre d'art. Son exploit, Vieuchange l'a longuement «pensé», «voulu»: «Penser que cela... Vouloir que cela...».

L'assimilation à Vieuchange, élevé au rang d'«artiste de génie», ne faisant qu'un avec son œuvre, ne serait pas suffisante pour que se manifeste dans la «Lettre à Ibis» un écrivain si, au-delà de formules particulièrement heureuses, comme «un 'blédard' amoureux du plus loin» – appellation par laquelle l'auteur se définit –, l'attention portée au style, évidente quand on compare les deux états du texte, ne se révélait au lecteur: autocensure pratiquée par l'auteur, préférence marquée pour l'expression concrète, précise, audaces syntaxiques...

Par exemple, à la ligne 29, «tout l'audacieux de ce désir, tout le fou de cet acte» a remplacé, en le développant, «toute l'audace de cet acte», plus plat et moins concret.

(5) Il n'a pas été publié de nouveau avant la fin du xx^e siècle. Il n'est donc pas certain que Genet l'ait lu. En revanche, en 1928, *La Vie de René Caillié vainqueur de Tombouctou*, d'André Lamandé et Jacques Nanteuil, publiée chez Plon, comportant un portrait et une carte de son itinéraire, a pu être pour Genet une utile source d'information.

(6) Cité par Cocteau dans sa préface (*op. cit.*, p. 12).

(7) Introduction, p. xvi.

(8) Le terme est emprunté par Genet à Paul

Claudel qui, rapprochant dans sa préface à *Smara* Rembrandt, Christophe Colomb, Napoléon, Rimbaud, a lui aussi volontairement associé, parmi les «amants ardents et fidèles» qui ont tout donné jusqu'à la fin dérisoire de leur vie, artiste, explorateur, conquérant, poète: «Mais jamais amant n'a couru au rendez-vous accordé par sa maîtresse d'un cœur plus impétueux et plus abandonné que ce jeune homme [...] n'a désiré cet endroit sur la carte» (*op. cit.*, pp. 1-11).

Ou encore, dans la phrase qui commence par «Ah! si quelqu'un peut haïr, c'est bien ce peuple» (lignes 33-35), les mots «dans sa sacrée indépendance» ont été ajoutés dans le deuxième état, comme l'a été la précision: «dans ses zaouïas pénétrées», alors qu'«effaré», jugé sans doute trop péjoratif, disparaissait.

La phrase suivante, marquée par un deuxième emploi du discours direct («- Les abolira-t-on?»), doublé d'une synecdoque («la France et l'Espagne» pour «les Français et les Espagnols» ou «le gouvernement français et le gouvernement espagnol») donne lieu à plusieurs modifications de détail entre le premier et le deuxième état: «l'Espagne et la France» devient «la France et l'Espagne», «dans un sursaut» est remplacé par «en un sursaut» et «se défendent» par «se débattent», qui est plus imagé.

De même, dans le paragraphe suivant, «C'est ce que fit Vieuchange et qui réussit» est remplacé par la forme plus concentrée et plus travaillée «Fit ainsi Vieuchange qui réussit», dans laquelle l'ordre des mots, caractérisé par l'inversion, et l'absence d'antécédent formel au pronom relatif relèvent d'une syntaxe toute personnelle. À noter que l'introduction de «ainsi» à la place de «C'est ce que» amène Genet à le faire disparaître de la phrase suivante. Enfin, à la fin du paragraphe, «l'hospitalité bonhomme, bonne fille» devient «l'hospitalité bonne fille et narquoise», l'adjectif «narquois» renvoyant à un phénomène d'empathie cognitive. D'une manière générale, ce qui frappe dans ce portrait du Berbère, c'est son caractère conventionnel et stéréotypé: amour de l'argent, haine du Roudi, c'est-à-dire de l'Européen, sens de l'hospitalité. C'est là la représentation stéréotypée qu'un soldat de vingt ans pouvait avoir d'une population qu'il a côtoyée sans la pénétrer.

«Les notes rapides de Vieuchange sont, que j'ai lue, la plus fidèle analyse de la psychologie chleuh» (lignes 45-46): la phrase peut difficilement être considérée comme grammaticale, à cause du déplacement par anticipation ou prolepse de «que j'ai lue». Il s'agit donc là d'une nouvelle audace dans la construction, surajoutée dans le premier état et qui, même si on peut la considérer comme gratuite, montre que Genet n'hésite pas à s'affranchir d'une syntaxe normative qu'il considère comme un simple outil.

Dans le paragraphe dans lequel il est question de la constitution fragile de Vieuchange et de son inexpérience du bled (lignes 50-54), «qui avait souvent les pieds blessés» est devenu dans le second état «aux pieds toujours blessés», radicalisation («toujours» a remplacé «souvent») plus en rapport avec «Ses souffrances sont atroces», qui ouvre le paragraphe, et «une constante plainte», qui le termine.

«Vieuchange, maître dans Smara, vit une éternité» (ligne 57), antithétique par rapport à «où il ne reste pas 3 heures», exprime avec bonheur la plénitude du sentiment d'accomplissement éprouvé par Vieuchange.

À la ligne suivante, la suppression du déterminant: «Le», «La», ainsi que la division en deux phrases, mettent l'accent sur l'unicité de chaque action qui, par opposition avec la durée («éternité») caractérisant le séjour, pourtant bref, de Vieuchange dans Smara, est ressentie comme contingente et accessoire. Absent du premier état, «près de son frère» assure la transition avec le développement suivant, lui aussi totalement absent du premier état, dans lequel l'auteur s'adresse directement à Ibis: «Le voilà, Ibis, l'Amour dont vous parlez». Genet ne s'adresse pas à un lecteur indéfini, mais à son amie, et il le fait de manière très personnelle, «l'Amour dont vous parlez» renvoyant à des conversations sur l'Amour dont le fragment de journal intime qui figure entre la première et la deuxième lettre rend compte à sa manière: «Ibis [...] est trop la Vie et l'Amour». Quant au futur «ira» («Michel ira donc»), il s'explique par un retour au moment où tout se décide et donc par l'emploi du style indirect libre.

«Je ne puis rien vous dire du livre» cède la place à «Je ne puis, du livre, vous dire rien» qui, par l'inversion et la mise en valeur du syntagme prépositionnel «du livre», substitue, à la platitude de l'expression, l'expressivité. Paradoxalement, le livre qui,

en réalité, accompagne et suit l'exploit de Michel Vieuchange, est présenté ici par Genet comme «une attente de l'instant». Cet «instant» est celui pendant lequel Vieuchange, parvenu à Smara, l'objet de ses désirs, «vit une éternité». Seule l'abolition du temps peut permettre cette confusion de l'«instant» et de l'«éternité».

«Le voyage matériel, vous le saurez» (ligne 63): nouvelle prolepse, qui ne vise pas à mettre en valeur le «voyage», mais à permettre de lui opposer «Smara», nom auquel la forme exclamative donne une valeur incantatoire.

«– “Qu'est derrière?”», dit-on», «– “Qu'est derrière?”»: Ces questions au style direct sont celles que le voyageur se pose et qui le poussent à aller de l'avant car «le mystère est toujours là où l'on n'est pas allé. [...] Le mystère existe parce que l'on n'est pas allé là» (Note de Genet). Il semble bien ici que Genet fasse une confusion entre le pays et ses habitants, les Imazighen ou Berbères.

«Se noircir au soleil et crever sous la lune» (ligne 75): alexandrin, comme «des Smaras endormies au soleil de midi», à la ligne suivante. La fin de la lettre est constituée d'un ensemble de vers libres, dont les deux premiers sont des hexasyllabes.

Le premier vers rapporte une réflexion prêtée à M. Vieuchange: «Aucun homme avant moi», expression d'une satisfaction vaniteuse condamnée presque aussitôt, d'abord avec mesure: «Désordre d'un moment dans une âme / Equilibrée», puis avec violence par la double exclamation: «Abjecte vanité!» et «Mouvement infect qui fait vous / Sentir divin!».

La reprise de «O des joies très confuses / Et douloureuses!» par «ces joies très confuses / Et douloureuses» met en avant l'oxymore «joies [...] douloureuses», qui explique «très confuses» et traduit l'ambivalence de l'exploit du jeune explorateur, tenté par l'orgueil de «[se] sentir divin» une fois parvenu «dans [sa] Smara». «Mais tu surmontas le divin de l'instant», assure Genet dans le dialogue entamé avec Michel Vieuchange, «Et tu redevins homme / Accomplissant sa volonté», c'est-à-dire attribuant la réussite de son entreprise à sa seule volonté humaine. Humanisme de Genet.

Dans le premier état du texte, cette affirmation d'humanisme se poursuit par «Victoire! Homme!», rapprochement de mots on ne peut plus significatif. Des vers assez répétitifs qui suivent, célébration de la Volonté et du Génie, on retiendra cet aveu à Michel Vieuchange: «J'aurai passé des nuits à mordre / Dans tes pages ardentes!» Ainsi, même la suppression des 27 derniers vers – sans doute jugés trop faibles – du premier état manifeste que ce texte est un texte littéraire.

Au lieu d'un simple compte rendu du journal de voyage de Michel Vieuchange, Genet a fourni à son amie Ibis une œuvre personnelle, sa première œuvre littéraire. En effet, le choix d'un genre littéraire, l'assimilation de Genet à l'«artiste de génie» qu'a été Vieuchange, la constante attention accordée au style, la forme poétique que, progressivement, Genet adopte, tout concourt à voir dans la «Lettre à Ibis» la première œuvre littéraire que Genet a signée. De plus, cette œuvre nous renseigne sur la manière dont, à 23 ans, il envisageait déjà la critique littéraire: avec lui, elle devient une création à part entière.

Lettre à Ibis
[Premier état]¹

Mon intention d'abord (était) fut de vous prier de parler du voyage de Michel Vieuchange à Smara. Cela serait me dérober. J'ai conscience qu'il revient à un blédard amoureux du plus loin, (du après cela), de dire ce qu'a été l'œuvre du jeune aventurier qui (puisa) dans son génie (telle) précisément exalté puisa telle folie, telle exaspération de désir, qu'il s'accomplit.

S'accomplir, voilà. (Etre n deven²) Devenir soi dans son œuvre. Michel Vieuchange n'est plus à présent qu'Un voyage à Smara.

Tous, m'avez-vous dit, connaissons ce besoin d'aller ailleurs, nous pensons nous fuir en fuyant le cercle plus ou moins vaste où nous dégageons tant de nous-même que l'air en est irrespirable. Nous voulons une atmosphère vierge de nous.

Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller. Aller là, pour savoir, peut-être assouvir une espérance. Mais sa randonnée est une œuvre d'art et l'œuvre d'art n'est pas une fuite. Considérons donc Vieuchange en tant qu'artiste, et artiste de génie. Quand des jeunes hommes créent de telles œuvres, ils en meurent, exténués, épuisés. La quantité d'émotion et sensation, il semble, est dépensée qu'il ne (vous) reste rien. On meurt d'un Bateau Ivre, d'un bal du Comte d'Orgel, d'un voyage à Tombouctou, d'un voyage à Smara.

Le fait d'aller dans le Rio de Oro, chez les maures traqués ne vous semble pas, peut-être, tellement héroïque.

S'il n'était qu'un héros, Vieuchange ne mériterait pas l'amour. Il était un amant. Songez qu'il caressa son œuvre avant de la réaliser, 1 an. Il n'a pas été héroïque parce qu'il n'aperçut pas, bien sûr, les dangers qu'il encourait.

Faire ce qu'aucun n'a fait. Le Hasard aide ceux qui, d'un coup d'aile éperdu, atteignent les cimes de l'idée. Penser que cela... Vouloir que cela... On est allé à Tombouctou plus mystérieux. Caillé, le premier, (entra) y entra seul.

Vieuchange a traversé une tribu Berbère farouche entre toutes, les Aït Reguibat.

Réalisez-vous bien toute l'audace de cet acte: aller chez les Chleuhs! Vous n'avez pas vu le pays Berbère assailli par les troupes imbécilement dociles et mornes de France et d'Espagne, le pays berbère, le «Kel Tamazirgt» violé dans ses repères sauvages, ensanglanté, meurtri, souillé. Ah! si quelqu'un peut haïr, c'est bien ce peuple effaré, torturé, peuple de pauvres cultivateurs que sont les Chleuhs! Les abolira-t-on? demandent l'Espagne et la France, tandis qu'eux, dans un sursaut d'effroi, de désespoir, se défendent jusqu'au sang.

Il est courant de savoir le Berbère cupide et l'on pense qu'il suffisait d'offrir beaucoup d'argent à quelque caïd pour faire que s'aplanissent toutes les difficultés. C'est ce que fit Vieuchange et qui réussit. Cependant la sécurité ainsi acquise n'est que relative si l'on songe que le Berbère est divisé grossièrement par ces 3 sentiments: l'amour de l'argent, de tous le plus solide; la haine du Roumi, ancestrale

(1) Le texte qui suit, non signé et écrit au crayon, est le premier jet en notre possession du texte écrit à l'encre qui figure aux pages suivantes ("Deuxième état"). Les mots entre parenthèses ont été rayés par

l'auteur.

(2) Sous les traits de crayon, ces mots sont indéchiffrables.

et dernièrement aiguïlée par les exploits de nos troupes et les cris de révolte des marabouts; enfin l'hospitalité bonhomme, bonne fille, qui est celle des paysans de France et d'ailleurs.

(Au travers) Les notes rapides de Vieuchange [un mot barré] sont, que j'ai lue [ces quatre mots, se trouvant au-dessus de la ligne, ont été ajoutés] la plus fidèle analyse de la psychologie Chleuh.

Mais³ Il s'habille en femme berbère et se voile le visage. Ignore-t-il que les femmes Tamazirgh, musulmanes pourtant, ne sont pas voilées?

Ses souffrances sont atroces parce qu'il ne connaît rien du bled. Lors de son service militaire, il était resté à Mazagan et un de mes amis, qui fut son camarade, m'en a parlé comme d'un garçon sans grande force physique, qui avait souvent les pieds blessés par les marches. Nous trouvons que ses notes, quand elles ne sont pas d'un fébrile enthousiasme, sont une constante⁴ plainte.

Il arrive à Smara où il ne reste pas 3 heures. La petite casbah que fit construire Ma l'Ainin est abandonnée.

Vieuchange, maître dans Smara, vit une éternité.

Le Retour et la mort à Agadir.

Je ne puis rien vous dire du livre, qui n'est qu'une attente de l'Instant.

Le voyage matériel, vous le saurez. Smara!

...assouvir une espérance...

Quand on est devant l'Atlas – Qu'est derrière? dit-on. L'Atlas franchi, on voit le pays gris et ocre avec de grands soleils et un ciel énervé. Un ravin. Un autre mont qui fait rêver – Qu'est derrière? On va. C'est le même pays gris avec le ciel. Le mystère n'est pas dans l'Imazighen mais dans le Berbère cheminant sous les cèdres. Pourtant, on espère un pays (inconnu) mystérieux. On n'est jamais déçu parce qu'il est banal, mais on veut celui qui est derrière.

Vieuchange savait le bled Berbère, il savait Smara une casbah de pisé, une mechta en pierres sèches.

Aller! Toujours! Savoir que tout est semblable et vouloir plus loin.

Aller seul, très pensif, se noircir au soleil et crever sous la lune.

(3) Cette conjonction a été ajoutée à l'encre, sans que Genet pense à remplacer par une minuscule la

majuscule du pronom personnel qui suit.

(4) Mot ajouté au-dessus de la ligne.

Lettre à Ibis
[Deuxième état]

Mon intention d'abord fut de vous prier de parler du voyage de Michel Vieuchange à Smara⁵. Cela serait me dérober... J'ai conscience qu'il revient à un «blédard» amoureux du plus loin de dire ce qu'a été l'œuvre du jeune aventurier qui, dans son génie précisément exalté, puisa telle folie, telle exaspération du désir, qu'il s'accomplit.

S'accomplir, voilà! Devenir soi dans son œuvre. Michel Vieuchange n'est plus à présent qu'un voyage à Smara.

Tous, m'avez-vous dit, connaissons ce besoin d'aller ailleurs; nous pensons nous fuir en fuyant le cercle plus ou moins vaste où nous dégageons tant de nous-même que l'air en est irrespirable. Nous voulons une atmosphère vierge de nous.

Michel Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller. Aller là, pour savoir, peut-être assouvir une espérance. Mais sa randonnée est une œuvre d'art et l'œuvre d'art n'est pas une fuite. Considérons donc Vieuchange en tant qu'artiste et artiste de génie.

Quand des jeunes hommes créent de telles œuvres, ils en meurent, exténués, épuisés. La quantité d'émotions et sensations, il semble est dépensée qu'il ne reste rien. On meurt d'un Bateau Ivre, d'un Bal du comte d'Orgel, d'un voyage à Tombouctou⁶, d'un voyage à Smara!

Le fait d'aller dans le Rio de Oro, chez les Maures traqués, ne vous semble pas, peut-être, tellement héroïque.

S'il n'était qu'un héros, Vieuchange ne mériterait pas notre amour. Il était un amant. Caressa-t-il pas son œuvre avant de la réaliser, un an? Il n'a pas été vulgairement héroïque parce qu'il n'aperçut pas, bien sûr, les dangers qu'il encourait.

Faire ce qu'aucun n'a fait! Le Hasard aide ceux qui d'un coup d'aile éperdu atteignent aux cimes de l'idée. Penser que cela... Vouloir que cela...

On est allé à Tombouctou plus mystérieuse⁷. Caillé, le premier, y entra seul.

Vieuchange a traversé une tribu berbère farouche entre toutes, les Aït Reguibat.

Réalisez-vous bien tout l'audacieux de ce désir, tout le fou de cet acte: aller chez les Chleuhs! Vous n'avez pas vu le pays Berbère assailli par les troupes imbécilement dociles et mornes de France et d'Espagne, le «Kel Tamazirgt» violé dans ses repères sauvages, ensanglantés, meurtris, souillés.

Ah! si quelqu'un peut haïr, c'est bien ce peuple torturé dans sa sacrée indépendance, dans ses zaouiās⁸ pénétrées, ce peuple de pauvres cultivateurs que sont les Chleuhs! – Les abolira-t-on? demandent la France et l'Espagne, tandis qu'eux, en un sursaut d'effroi, de désespoir, se débattent jusqu'au sang.

Il est courant de savoir le Berbère cupide et l'on pense qu'il suffisait d'offrir beaucoup d'argent à quelque caïd pour que s'aplanissent toutes les difficultés. Fit ainsi Vieuchange qui réussit. Cependant, la sécurité acquise n'était que relative si

(5) Il semble donc que le livre et le sujet – le compte rendu du livre – aient été choisis et proposés à Ibis par Genet.

(6) Allusion à l'explorateur français René Caillié (1799-1838). Ses notes et ses observations furent publiées en 1830 sous le titre de *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique centrale*.

(7) Tombouctou, restée longtemps à peu près ignorée des géographes et des voyageurs, fut renommée «la Mystérieuse».

(8) Lieux de culte musulmans dans lesquels on a enterré les corps d'un ou de plusieurs saints fondateurs de confréries soufies.

l'on songe que le Berbère est divisé grossièrement par ces trois sentiments: l'amour de l'argent, de tous le plus solide; la haine du Roumi, ancestrale et aiguisée dernièrement par les «exploits» de nos troupes et les cris de révolte des marabouts; enfin l'hospitalité bonne fille et narquoise qui est celle aussi des paysans de France et d'ailleurs. 40

Les notes rapides de Vieuchange sont, que j'ai lue, la plus fidèle analyse de la psychologie chleuh. 45

Mais il s'habille en femme et se voile le visage. Ignore-t-il que les femmes Tamazight⁹, musulmanes pourtant, ne vont pas voilées?

Ses souffrances sont atroces parce qu'il ne connaît pas le bled. Lors de son service militaire, il était resté à Mazagan¹⁰ et un de mes amis, qui fut son camarade, m'en a parlé comme d'un garçon sans grande force physique, aux pieds toujours blessés par les marches. Ses notes, quand elles ne sont pas d'un fébrile enthousiasme, sont une constante plainte. 50

Il arrive à Smara où il ne reste pas 3 heures. La petite casbah que fit construire Ma l'Ainin est abandonnée. 55

Vieuchange, maître dans Smara, vit une éternité.

Retour. Mort à Agadir près de son frère.

A ce frère aussi, le rôle fut beau qui fut de laisser à l'aîné la gloire de l'expédition, l'ivresse du moment espéré. Le voilà, Ibis, l'Amour dont vous parlez. Un seul doit aller, pour n'éveiller pas les soupçons. Michel ira donc! 60

Je ne puis, du livre, vous dire rien. Il n'est qu'une attente de l'Instant.

Le voyage matériel, vous le saurez. Smara!

...assouvir une espérance...

Quand¹¹ on est devant l'Atlas – «Qu'est derrière?», dit-on. L'Atlas franchi, on voit le pays gris et ocre, de grands soleils et un ciel énervé. Un ravin. Un oued y coule qui vient de là-bas. Un autre mont qui fait rêver – «Qu'est derrière?» C'est le même pays gris avec le ciel. Car le mystère¹² n'est pas dans l'Imazighen¹³ mais dans le Berbère qui va cheminant sous les cèdres. Pourtant, on espère un pays mystérieux. On n'est jamais déçu par¹⁴ parce qu'il est banal mais on veut celui qui est derrière. 65 70

Vieuchange savait le bled berbère, il savait Smara une casbah de pisé, une mechta en pierres sèches.

Aller! Toujours! Savoir que tout est semblable et vouloir plus loin.

Aller seul, très pensif, se noircir au soleil et crever sous la lune! 75

Pour l'amant du là-bas, toujours seront des Smaras endormies au soleil de midi. Et des morts.

(9) «Tamazight», qui signifie «Berbère», est plus correct que «Tamazirgh».

(10) Mazagan (El Jadida) est un port de la côte occidentale du Maroc.

(11) À partir de «Quand» et jusqu'à la fin du texte, l'écriture, qui était droite, est devenue penchée: Genet aurait ainsi voulu marquer le passage au poème, poème en prose d'abord, puis poème en vers, la distinction entre les deux formes reposant ici uniquement sur une différence de respiration poétique.

(12) Ici, Genet a ajouté au crayon un appel de note, auquel correspond la note suivante, elle aussi écrite au crayon et placée après la signature: «Le

mystère est toujours là où l'on n'est pas allé. [Genet a écrit ici et barré: «C'est un impondérable. C'est un état»]. Rien n'y est bizarre. Le mystère existe parce que l'on n'est pas allé là. Même si l'on n'espère rien, on sent le mystère». Et, en regard de cette note, Genet a ajouté: «Voulez-vous bien développer cela correctement?».

(13) Les Imazighen (singulier: «Imazigh») sont des populations berbères de l'Atlas marocain habitant plus particulièrement son versant septentrional.

(14) Ce «par» est incompréhensible; «pas» ne serait pas plus satisfaisant.

– «Aucun homme avant moi».
 O des Joies très confuses
 Et douloureuses!
 Désordre d'un moment dans une âme
 Equilibrée.
 Abjection! Hideur! Vanité!
 Mouvement infect qui fait vous
 Sentir divin!
 Michel Vieuchange, au moins
 Pendant trois heures dans ta Smara
 As-tu su (cette) ces joies très confuses
 Et abjectes et douloureuses?
 Mais tu surmontas le divin de l'instant.
 Et tu redevins Homme
 Accomplissant sa Volonté!
 Victoire! Homme!
 Va, tout cela fut Bien.
 Et grand. Et Beau.
 Va, nous te suivrons et nous aurons [*mot court indéchiffrable, peut-être rayé*]
 La Volonté puisée dans le Génie
 Précisément exalté.
 Dans ton Génie précisément exalté,
 Ô Vieuchange, tu puisas telle folie,
 Telle exaspération de désir
 Que tu t'accomplis!
 J'aurai passé des nuits à mordre
 Dans tes pages ardentes!
 J'aurai pleuré devant Smara endormie
 Au soleil de midi
 Et tu meurs quand ton œuvre est fait.
 Bien. Tout cela fut bien
 Et nous te suivrons, ô Vieuchange.
 Dans notre génie précisément exalté,
 Aussi nous puiserons telle folie
 Que nous irons
 Vers des Smaras endormies.
 Et disons maintenant ce que tu es Beau,
 Beau, dans le désir plein d'envol
 Beau, de par [*écrit «depart»*] la volonté
 Beau dans la réalisation
 Du désir,
 Grand dans la mort très simple.

<i>– «Aucun homme avant moi».</i>	
<i>O des joies très confuses</i>	80
<i>Et douloureuses!</i>	
<i>Désordre d'un moment dans une âme</i>	
<i>Équilibrée.</i>	
<i>Abjecte vanité!</i>	
<i>Mouvement infect qui fait vous</i>	85
<i>Sentir divin!</i>	
<i>Michel Vieuchange, au moins</i>	
<i>Pendant trois heures dans ta Smara</i>	
<i>As-tu su ces joies très confuses</i>	
<i>Et douloureuses?</i>	90
<i>Mais tu surmontas le divin de l'instant.</i>	
<i>Et tu redevins homme</i>	
<i>Accomplissant sa volonté.</i>	

Genet.

Je ne puis, du lire, vous dire rien.
 Il n'est qu'une attente de l'Instant.
 Le voyage matériel, vous le savez,
 Amara.

--- assouvir une espérance ---
 Quand on est devant l'Atlas - là est
 derrière dit-on. L'Atlas franchi on
 voit le pays gris et ocre, de grands
 soleil et un ciel émeraude. Un ravin.
 Un oued y coule qui vient de là-bas.
 Un autre mont qui fait rêve.
 Là est derrière ? C'est le même pays
 gris avec le ciel. Car le mystère (1)
 n'est pas dans l'Imaginaire mais
 dans le Berbère qui va cheminant
 sous les cèdres. Pourtant, on espère
 un pays mystérieux. On n'est jamais
 déçu pas parce qu'il est banal
 mais on veut celui qui est derrière.
 Vieuchange serait le Bled berbère,
 il paraît Amara une casbah de
 pierre, une mechtas en pierres sèches.
 Allé ! Toujours, savoir que tout est
 semblable et vouloir plus loin.
 Allé seul, très penché, se noier
 au soleil et crever sous la lune !

Pour l'amant des là-bas, toujours
 seront des Amaras endormis au
 soleil de midi. Et des monts.

« Deux hommes avant moi »
 O, des jais très confus
 Et douloureux !
 Désordre d'un moment dans une âme
 équilibrée
 Offense Vanité !
 mouvement infecte qui fait vous
 sentir dirin,
 Michel Vieuchange, au moins
 Pendant trois heures dans ta Amara
 As-tu si es jais très confus
 Et douloureux ?
 Mais tu surmontas le dirin de l'Instant
 Et tu redeins ~~un~~ homme
 Accomplissant sa volonté.

sonet.

(1) Le mystère est toujours là où l'on
 n'a pas été allé. C'est une impen-
 sibilité. C'est un instant. Rien n'y est
 bizarre. Le mystère existe parce que
 l'on n'est pas allé. Même si l'on n'espère
 rien, on veut le mystère.

Vous, son bien
 de relayer par ce
 correctement,